

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis REVAZ

M. le Prieur Jérémie Gallay (1845-1904)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 21, p. 193-197

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## M. le Prieur Jérémie Gallay

(1845-1904)

Lorsqu'on parcourt la campagne au printemps, souvent il vous arrive de respirer tout d'un coup un délicieux et discret parfum, effluves des premières fleurs de l'année, des violettes cachées dans les buissons. C'est le parfum de la nature. Le parfum de la vertu est plus délectable encore. L'homme près de qui on le respire est respecté de tous, surtout si la simplicité et la modestie l'abritent ; et quand il a disparu de ce monde, même après de longues années, ce parfum de vertu embaume encore sa tombe, et ceux qui l'ont connu en gardent le bienfaisant souvenir.

Telle revit en nous la mémoire du chanoine Jérémie Gallay.

Né à Massongex, au pied du riant bois de Châtillon, il fut baptisé le jour même de sa naissance, le 26 octobre 1845, dans la petite église de son village, à laquelle toute sa vie il garda un fidèle attachement. Rien, dans son enfance, sauf une piété précoce, ne le distingue de ses jeunes compagnons ; et ce n'est qu'un peu tard que sa vocation se dessine.

De 1863 à 1870, il suit les cours du Collège de St-Maurice ; tous les matins et tous les soirs, il parcourt, ses livres sous le bras, la distance de quarante minutes qui sépare l'Abbaye de la maison paternelle.

En 1870, obéissant à l'appel divin, il revêt l'habit de St-Augustin dans l'antique monastère ; ses années de formation religieuse et d'études théologiques montrent en lui le novice et le profès modèle.

Ordonné prêtre par M<sup>gr</sup> Bagnoud, en mai 1875, il célèbre sa première messe le 24 juin suivant, fête patronale de Massongex, dans sa chère église, à la grande joie et édification de toute la paroisse. L'automne de la même année, il est nommé surveillant de la division des Petits au pensionnat. Sa modeste taille, sa figure avenante et paternelle, son doux caractère le font aimer bien fort des élèves, portés surtout à cet âge à regretter la maison paternelle qu'ils viennent de quitter.

Mais les symptômes d'une maladie qui, rarement pardonne, viennent inquiéter les supérieurs du pieux religieux. Comme il y a, à Salvan, dit-on, bon air et bonne eau, que donc toutes les misères s'y guérissent, qu'on y devient presque immortel, M<sup>gr</sup> Bagnoud décide d'y envoyer M. Gallay remplir les fonctions de vicaire. C'était en 1876. Le Ch<sup>ne</sup> Maurice Revaz, un des pèlerins d'Afrique avec M. Bertrand en 1855, administrait la paroisse depuis six ans. Son vicaire, M. Jean Décaillet, laissa

la place à M. Gallay pour venir à Vernayaz, inaugurer, d'une façon régulière, dans la vieille chapelle démolie en 1900, le service divin.

Le séjour de trois années que M. Gallay fit à Salvan fortifia sa santé ; les Salvanains étaient heureux de le constater et de l'en féliciter ; — ils s'en félicitaient eux-mêmes, car ils l'aimaient de tout leur cœur. Son dévouement pour les enfants, les malades, les pauvres, lui avait attiré toutes les sympathies, et longtemps après son départ on en garda la mémoire. En 1902, lors de la première messe de M. le Ch<sup>ne</sup> Eugène Coquoz, on fut heureux d'y revoir M. le Ch<sup>ne</sup> Gallay et de réentendre sa voix, déjà un peu voilée, mais si pleine d'onction.

En 1879, M<sup>gr</sup> Bagnoud, le croyant complètement remis de sa maladie, et désirant le placer à la tête du noviciat de l'Abbaye, consulta M. le Curé Revaz qui lui dit : « Je regrette de perdre mon charmant vicaire ; mais je suis sûr que vous aurez en lui un excellent père-maître ». Quelques jours plus tard, M. Gallay rentra à l'Abbaye, et y prenait la direction des jeunes aspirants à la vie religieuse et sacerdotale. C'est à cette délicate et lourde fonction que pendant vingt-cinq ans, M. Gallay consacra tout son dévouement, vraiment père par sa bonté, et maître par la sûreté de son jugement.

Plusieurs de ceux qui eurent le bonheur de profiter de son expérience ont eu la charmante idée de l'appeler « l'homme du bon conseil ». Conseiller des jeunes novices, conseiller de confrères plus âgés, conseiller d'un grand nombre d'âmes qui sollicitaient sa direction, il avait une grâce spéciale pour les pécheurs : chaque année, à Pâques, certains gros pénitents des environs s'en venaient sonner à la porte de l'Abbaye et demander au bon Frère Florentin, l'inoubliable portier : « Y est-il, M. Gallay ?... » Les Dames de Ste-Clotilde d'Aigle, se mirent aussi sous sa direction et en profitèrent de longues années ; mais

peu de temps avant sa mort, il dut, à leur grande désolation, leur laisser entendre que ses forces allaient bientôt trahir toute sa bonne volonté à leur égard.

En 1891, lorsque M. Maret quitte la direction du pensionnat pour la cure d'Evionnaz, M<sup>gr</sup> Paccolat confie encore cette besogne pénible à M. Gally, qui la conserve pendant quatre ans, sans rien retrancher de sa sollicitude à son cher noviciat.

M. le Ch<sup>ne</sup> Revaz, son ancien curé, qui avait succédé à M. Bertrand comme prieur de l'Abbaye, mourut en 1895 ; M. Gally fut élu pour le remplacer dans cette haute fonction, et devint ainsi, le reste de ses jours, le bras droit de M<sup>gr</sup> Paccolat. Cumulant la double fonction de maître des novices et de second supérieur de la Communauté, l'homme toujours bon, toujours aimable — toujours aimé aussi — le religieux toujours plus modeste, le prêtre toujours plus humble et plus patient, celui dont on a pu dire avec raison : « on ne l'approche pas sans devenir meilleur », le Ch<sup>ne</sup> Gally, miné depuis peut-être trente ans par sa maladie de cœur et de poumons, finit par être épuisé.

Dans l'hiver de 1904, il était facile de prévoir que le bon Dieu allait bientôt rappeler à lui son fidèle serviteur. Le fruit était mûr pour le ciel.

On voit parfois, à la saison d'automne, dans nos riches vergers de la plaine valaisanne, un pommier, dont les branches chargées de fruits retombent en couronne jusqu'à terre, et même semble s'y reposer doucement, laissant à peine apercevoir le tronc fatigué de l'arbre qui les porte. Image de ce prêtre chargé de mérites et couronné de vertus, sur le point d'aller les offrir à son Maître divin.

Le 11 avril 1904, lendemain de Quasimodo, il célébrait la sainte messe pour la dernière fois ; le jour suivant, il se trouva plus faible ; et deux docteurs appelés en

consultation annoncèrent à la communauté éplorée qu'à moins d'un miracle, tout espoir était perdu. Le malade se soumit à la volonté de Dieu avec une admirable résignation, reçut les derniers sacrements avec cette touchante piété dont il avait toujours et partout montré l'exemple, et, dans une grande sérénité d'âme, il donna à la communauté réunie autour de lui ses dernières recommandations.

Il avait demandé à Dieu, par la Ste Vierge qu'il aimait tant, de mourir un vendredi. Il fut exaucé. Le vendredi, 15 avril, à la chute du jour, il baise amoureusement son crucifix, jette un dernier regard sur une image de la Ste Vierge fixée au-dessus de son lit, fait à Dieu le sacrifice de sa vie pour la conversion des pécheurs, et expire doucement dans le Seigneur. Il était dans sa cinquante-neuvième année.

Ses funérailles, qui eurent lieu le lundi suivant 18 avril, revêtirent un cachet spécial de tristesse par les larmes que ses disciples et ses confrères répandirent sur le caveau où ses restes attendent la résurrection. Son âme est au sein de Dieu, et comme celle de Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous pouvons l'espérer, « elle veut passer son ciel en faisant encore du bien sur la terre ».

Ch<sup>ne</sup> L. REVAZ.